

sous les yeux cette figure noire, mal ébauchée, mais illuminée par ce rayon céleste qui s'appelle la tendresse. La voix de Pampy les avait bercés par des chansons étranges, au rythme monotone et doux, et il n'était pas rare, dans les longs soirs d'été tandis que Marie-Ange, à demi couchée dans le hamac suspendu aux arbres du jardin, s'abandonnait à la paresse des jours étouffants, que la voix fraîche de l'enfant murmurât :

— Oh ! Pampy, dis nous une mélodie créole !

Obéissant à cet ordre, exprimé avec une pénétrante douceur, le noir courait chercher une guitare et, s'accompagnant avec une sorte de talent naïf, il répétait des chansons bizarres dans une langue infantine et tendre, qui convient si bien à ce peuple éternellement enfant.

Certains grands jours, mais ils étaient rares, Pampy dansait la bamboula ou le pas des Cocos, mais il ne consentait à le faire que pour les "petits maîtres", et jamais les serviteurs de l'hôtel n'avaient eu la chance de voir la chorégraphie heurtée et fantasque, dont le spectacle faisait rire aux éclats la petite Marie-Ange.

Pendant, si M. Pont-Joubert faisait si large à ses enfants la part de la vie physique, il n'en faut point conclure que leur instruction se trouvât négligée. Cyrille avait un précepteur et Marie-Ange une institutrice. Disons tout de suite que Cyrille se trouvait infiniment mieux partagé que sa sœur.

Non que miss Emily fût une personne ignorante ; elle savait toutes les langues et les parlait avec une facilité égale ; son talent de musicienne, comme exécutante, était remarquable, à la condition qu'elle ne tombât pas dans la sentimentalité, car alors les brouillards d'Écosse étaient moins tristes que les mélodies languoureuses de miss Emily.

Pieuse et possédant une grande rectitude de jugement, elle était apte à former une jeune fille au point de vue de l'instruction ; mais il restait un point noir : l'institutrice n'avait pu guérir d'une douleur dont elle n'avouait point le secret, et il fallait toute la grâce vivante de Marie-Ange pour ne pas s'attrister prématurément du voisinage de cette incurable mélancolie. Il résultait de la pente de caractère de miss Emily que le premier livre anglais qu'elle fit traduire à son élève fut la longue élégie des *Nuits* ; elle se plut à lui faire dessiner des paysages désolés, à peine hantés par des ombres, et lui fit jouer des airs lamentables qui semblaient crispier ses petites mains.

On comprend qu'après trois heures de semblables études le matin, Marie-Ange éprouvât le besoin de courir avec le jeune faon, de parler raison à Morse, de troubler les muets entretiens du tatou et de la tortue, et de rire au nez des aras.

L'après-midi, Marie-Ange étudiait l'histoire, et Dieu sait combien miss Emily la voyait en noir, la grammaire, et l'on eût dit que les difficultés se hérissaient à la voix de l'institutrice. Par exemple, quand il s'agissait de religion, le timbre sec et dur de l'Irlandaise s'attendrissait tout à coup. Pour parler de son pays absorbé dans un autre pays, de sa foi si longtemps prosaïque, elle trouvait une véritable éloquence. Son âme se fondait, éclairait et, passant sur son visage, elle en transfigurait les anguleux contours. Il en résultait que Marie-Ange connut tous les charmes de la piété, tous les graves enseignements de la foi, et que, la charité pénétrant son âme d'enfant, elle oublia tous les défauts de miss Emily pour ne se souvenir que de la force, de la ferveur de son enseignement religieux.

La pauvre vieille fille avait dans l'hôtel, non pas un ennemi, mais un antagoniste déclaré dans Lucien Lavergne, précepteur de Cyrille.

Celui-ci ne manquait jamais de critiquer les boucles éplorées dont miss Emily s'obstinait à encadrer son visage, de rire de la longueur démesurée que l'Irlandaise donnait à sa taille, et de la grandeur de ses chaussures, dans lesquels s'élaient, hélas ! des pieds invraisemblables.

Lavergne jouait aussi parfois à miss Emily le mauvais tour de placer sur le piano de Marie-Ange un air bien gai, franchement populaire, à la place des rêveries nébuleuses dont elle attristait

son élève : ou bien il substituait un livre jeune, enthousiaste, aux œuvres d'Young et au *Village abandonné* d'un poète anglais. L'institutrice se fâchait, s'indignait, et la suite de ces matines, très innocentes, était une discussion dans laquelle miss Emily reprochait amèrement au précepteur d'élever Cyrille dans des idées dangereuses.

— Vous êtes un enthousiaste, disait elle, et l'enthousiasme est un mensonge, une erreur, une folie. La vie est triste, fort triste, une vallée de larmes, et la définiton n'est pas de moi.

— Mais vous attristez l'enfance ! s'écriait Lavergne.

— Vous la trompez bien, vous !

— Je ne la trompe nullement. Ainsi, je dis à Cyrille : L'univers est un admirable livre, dont chaque page est sortie de la main du Seigneur, lisez-le avec respect, avec joie. Admirez, car l'œuvre est sublime ! Que votre âme s'exalte en face des merveilles de la terre et des cieux, et cette noble exaltation, ces pieux enthousiasmes seront une prière.

Je dis encore à Cyrille : Chercher le beau dans le beau dans toutes ses manifestations : aimez Mozart, Haydn, Beethoven, tous les maîtres puissants, Pergolèse qui pleura les notes du *Stabat*, et tous les magnifiques chants de l'Église, qui nous font rêver des concerts du Paradis.

— Eh bien ! moi, je voudrais que l'antiquité nous eût conservés les mélodées des Juifs, pleurant Jérusalem sur le bord des fleuves étrangers.

— Je veux que Cyrille aime l'art, qu'en peinture, en sculpture, en architecture, il possède le sentiment du beau, grace auquel on ne se trompe jamais, et l'on va droit et d'instinct au chef-d'œuvre. Il lit les poètes, il les apprend par cœur, il s'enthousiasme pour leurs pages immortelles, et je tressaille de joie à la pensée que je ferai de cet enfant un homme ardent, complet, dont l'esprit ne connaîtra aucune souillure, dont l'âme restera pure et le cœur confiant. Et tout cela ne m'empêche point, miss Emily, de le conduire à un cours de gymnastique dont il profite à merveille, de lui faire donner des leçons de sculpture sur ivoire par Julien Closs, le premier artiste en ce genre à Paris, et d'avoir la satisfaction de le voir monter à cheval avec autant de grâce que d'audace.

— Vous n'empêchez point la vie d'être triste.

— Pas la vôtre du moins ! M. Pont-Joubert est le meilleur des hommes ; il nous rétribue en prince et se regarde toujours comme notre obligé ! Nous sommes ses commensaux et ses amis ; Cyrille et Marie-Ange se montrent d'une docilité charmante. A seize ans, Cyrille a fini ses études, et les treize ans de Marie-Ange sont raisonnables comme les dix sept printemps de quelques-unes de ses amies. Donc, si vous êtes triste, miss Emily, permettez-moi de vous dire que vous y mettez de la bonne volonté.

L'institutrice éclatait, Lavergne s'éloignait en riant et l'Irlandaise, se vengeant sur son piano, lui faisait geindre des improvisations éplorées.

Et pourtant Miss Emily ne pouvait s'empêcher d'estimer profondément le savoir, la loyauté, l'intelligence de Lucien ; et celui-ci rendait toute justice aux vertus de Emily ; ils se trouvaient, du reste complètement d'accord sur un point : leur dévouement à Pont-Joubert et à ses enfants.

L'heure de la récréation était venue pour ceux-ci, quand un coup de sonnette rapide annonça un visiteur. Le portail donnant sur le jardin s'ouvrit, et Cyrille, poussant un cri joyeux, s'élança au-devant d'un homme d'un âge moyen, qui poussait devant lui une voiture de malade.

L'adolescent couché dans ce véhicule pouvait avoir le même âge que le fils de Pont-Joubert, mais, au premier regard, on ne lui eût pas donné plus de douze ans. Sa figure maigre, creuse aux joues et d'un ton d'ivoire, portait le sceau d'une indicible tristesse ; ses grands yeux bleus semblaient voir au delà de ce monde ; sa bouche, aux angles tristement abaissés, ne devait sans doute jamais connaître la vie, ses mains pâles, fluettes, posées sur le cuir sombre de la petite voiture, ne pouvaient